

LE CIRON

A Monsieur A. D...

*Entre ses bords rustiques, où s'allonge
Le brûle pâle ou le pin azuré,
Le vieux Ciron que captivait un songe
Roulait en paix sur son sable doré.
Rien ne troublait l'ombre de son onde.
Calme, modeste et content de son sort,
Peu soucieux de faire, après sa mort,
Ou même avant, quelque bruit dans le monde
Il avait vu poindre, émaillant du sol
Gazons nouveaux et fleurs au doux arôme,
Et satisfait il ébauchait un somme,
Au chant joyeux du premier rossignol.
Du bois voisin, un grand faune au pied leste
Soudain s'élance, il bondit dans les flots
Et, secouant le dormeur par sa veste,
A bout portant il lui lâche ses mots :*

« Quoi donc tu dors, tu vas ronfler pauvre homme
Et là-bas, un môme, un vermisseau,
Le Beuve, enfin, s'il faut qu'on te le nomme,
Trône en ta place et fait le gros ruisseau.
A lui les fleurs, les couronnes, la gloire.
Un grand poète est né dans Pingaillon.
Des vers pompeux, déclamés après boire
Du ruisseau ont fait un Maranon !
Et toi Ciron, toi roi de la contrée,
Tu n'as donc point, pour te chanter aussi
Quelque Hégésippe, à la voix inspirée.
Ah ! lève-toi puisqu'il en est ainsi,
Franchis tes bords, inonde au loin la plaine,
Ravage tout dans ton cours irrité.
Mieux vaut encore une gloire malsaine
Que de croupir dans ton obscurité. »
Lors, le Ciron, d'une voix bien tranquille :
« Qu'ai-je besoin que l'on chante mes eaux ?
Un chant humain, serait-il de Virgile
Peut-il valoir celui de mes oiseaux.
Mon nom d'ailleurs n'a pas besoin d'enseigne.
Du sud au nord déroulant mes détours
Pas un savant des pays que je baigne
Ne sait au juste où commence mon cours.
De vingt ruisseaux j'absorbe les eaux vives,
Au gré du sol variant mes ébats,
Tantôt je gronde entre deux hautes rives,
Tantôt je dors contre des bords bien plats.
Du fond du Gers où je cache ma tête,
Jusqu'à Barsac, je coule trois longs jours,
Je vois Beaulac, la Trave et la Travette
Et Villandraut avec ses vieilles tours.
Enfin plus bas, que de splendeurs nouvelles,
Du Sauternais les célèbres côteaux
Tout hérissés d'échallats, de tourelles,
Avec amour se mirent dans mes eaux.
Là, mes vapeurs que le soleil soulève
Sur les vieux ceps à l'entour retombant,
De ces grands crus mon eau devient la sève.
Octobre enfin me transforme en vin blanc.
Bientôt, armé de nobles étiquettes,
Je pars, tout fier, pour mes plus beaux exploits,
Comme Alexandre étendant mes conquêtes
Plus loin que lui, je vais dompter des rois.

*Et maintenant que me fait l'humeur vaine
D'un vasselet, moins fâcheux que plaisant,
Maigre avorton, qui vivote à grand peine
Des filets d'eau que j'oublie en passant.
Son bruit d'un jour, tu veux qu'on le jalouse !
Sera-t-il moins, malgré ces vers ronflants,
A sec, pendant quatre ou cinq mois sur douze,
Et bien frérot tout le reste du temps.
Attendons l'août, son temps de rude épreuve.
En attendant que ce temps soit venu,
Souviens-toi bien, mon Cher, qu'en fait de Beuve
De part le monde on n'a jamais connu
Que le défunt monsieur de Sainte-Beuve
Dont le nom même a déjà bien perdu.
Sur ce, bonsoir. » Et lui montrant la porte
Du bout des doigts, puis lui tournant le dos,
Le vieux Ciron, que son courant emporte,
En souriant rentre dans son repos.*

Louis LARRUE (1889).

(Communiqué par M. L. CADIS.)
